

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nous avons parlé dernièrement de la façon gracieuse dont on habille aujourd'hui les enfants et les jeunes filles, mais nous n'avons décrit que les costumes courants, portés à la plage et à la campagne; pour compléter ces renseignements, il nous reste à dire quelques mots de la toilette habillée, de celle réservée aux fêtes enfantines particulières et aux fêtes du casino.

Cette toilette est toute papillonnante de dentelle ou en jolie broderie, mélangée de soie ou de velours.

Au Casino de Dieppe on s'occupe beaucoup de ce petit monde pour lequel on organise des fêtes vraiment charmantes. C'est là que nous chercherons des renseignements vrais et pratiques; nous y trouverons peut-être un peu trop de luxe, mais qui peut plus, peut moins.

Une fillette de huit ans portait un costume couvert de dentelle crème, avec un petit habit en velours rubis fermé par une agrafe en vieil argent; des chaussettes en soie crème et le soulier en peau mordorée, à patte boutonnée. Ses longs cheveux nattés de la nuque à la moitié de leur longueur, le reste ondulé.

Fillette de dix ans en robe de mousseline rosée à paillettes blanches. Une jupe couverte de volants froncés et ourlés, avec une tunique laitière nouée sur la basque du corsage, lequel est ouvert sur une chemisette en gaze de soie crème, très longue, très bouffante et enjolivée de nœuds en satin rosé. Bas de fil



Costume en foulard prune et foulard écu à disques prune, rouge et orange.
Costume en voile changeant capucine et myrte et taffetas à lignes veloutées.
Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

d'Écosse blanc et bottines en chevreau mastic. Les cheveux sont très originalement arrangés, serrés à la nuque, dans un ruban mordoré, puis ramenés en catogan au sommet de la tête où se répandent de nombreuses boucles fournies par le bout des cheveux.

Une robe en broderie Richelieu, posée sur un des-

sous en satin bleu pâle, dépassé par un frisottant, a le corsage décolleté garni d'une bande brodée posée à la Médicis; des nœuds aux épaules, un autre sans pans à la taille. *Chaussettes en soie bleu pâle et souliers en peau mordorée.*

Fillette de quatorze ans adorablement habillée d'un costume en voile crème. La jupe plissée de plis-lingerie cousus tout le long et arrêtés à quinze centimètres du bord inférieur; toute cette partie libre frisstote sur un velours grenat posé sur la jupe de taffetas. Une grande draperie voilant le tout, est relevée à gauche dans une traverse de velours grenat. Corsage en voile plissé comme la jupe, avec le bas des plis non fixés, formant une basque papillonnante sur un velours grenat. A l'épaule, nœud-page en velours et à la manche courte faite d'un gros bouillon, nœud papillon. Bas en fil d'Écosse grenat et bottes en peau mordorée à pattes boutonnées. Les cheveux roulés à l'anglaise, sur la nuque, d'un huit serré, attaché par deux épingles-fourche en écaille. Devant une frange aux enfants d'Édouard.

Fillette de sept ans, habillée d'un costume en foulard bleu pâle parsemé d'un jeté Pompadour. La jupe avec deux falbalas rehaussés de dentelle, et une blouse vague ouverte de l'encolure au bas sur une guimpe faite d'entre-deux brodés et de Valenciennes; le bas de la blouse relevé tout autour en bouillon assujetti après la jupe. *Manche bretonne, pareille à la guimpe et arrêtée audessus du coude.*

Nous arrêtons-là ces descriptions pour parler des costumes de jeune fille, aussi intéressants pour les mamans que ceux de leurs cadettes.

Ils ont beaucoup moins de dentelle, de broderie, et sont généralement faits d'étoffes jolies, mais moins riches. La façon est très coquette, gracieuse, avec des draperies gentiment retroussées. Le pouf est prononcé sans exagération et les flots de ruban se piquent un peu partout, sans excepter l'épaule, l'encolure et la chemisette.

Le costume journalier est en fine mousseline laine, ou en tissu fil à fil mélangé. On combine l'étoffe unie avec une fantaisie brodée ou brochée faisant relief. Comme unique garniture, un col et un parement en velours. La blouse et la polonaise serrée à la taille, dans une ceinture, sont les formes préférées.

Un costume en voile cheveux de la Reine uni et à dessin velouté a une jupe plissée — les plis de vingt centimètres de profondeur — et une blouse en voile à dessin velouté, très courte, disposée sur les hanches en panier très bouffant. Le devant, à partir du dessous du bras est vague. L'encolure très dégagée et un peu ouverte en rond, reçoit une haute dentelle de fantaisie très claire et froncée qui retombe tout autour; une autre froncée au bas d'une manche large, serrée dans un étroit bracelet.

Très jolie et très jeune, cette collerette tombante qui dégage le cou. Elle a été créée par madame Turle qui en a reçu de grands compliments.

Madame Turle fait pour le bord de la mer un costume, élégant de façon, en mousseline crème à pois brodés. La jupe est couverte de volants froncés, rehaussés d'une petite Valenciennes, et la polonaise très pouffonnée forme une grande draperie qui s'agrafe sur la hanche par un nœud en velours mordoré.

L'encolure très ouverte, en pointe, reçoit un grand col en velours, et dessous, devant, descendent deux pointes-fichus plissées en mousseline. A la manche, un parement en velours. *Jé ne crois pas qu'on puisse trouver costume mieux réussi.* Madame Turle habille les jeunes filles, les jeunes femmes avec un goût parfait, elle sait donner à ses façons la désinvolture qui convient à chaque âge, et les garnitures sont choisies et de bon goût.

Tout en nous occupant, sur la plage de Dieppe, du costume des enfants, nous n'avons eu garde d'oublier les mamans, et nous avons cherché dans cette station balnéaire du monde élégant quels étaient les pardessus préférés pour le soir, pour les pique-nique à la campagne et les excursions en voiture. Nous en avons vu de bien des façons et de bien des nuances : bruns, beige, mastic, mélangés, mais aucun ne valait ce châle de l'Inde carré que les jeunes élégantes jettent sur leurs épaules sans aucun apprêt; elles sont, ainsi drapées, l'expression de l'élégance la plus comme il faut; cette façon gracieuse de s'envelopper de plis est inimitable. Vous avez bien raison, Mesdames, le châle de l'Inde carré est le roi des pardessus. Ne permettez donc jamais que la mode le relègue, par un caprice incroyable, dans les modes surannées.

CORALIE L.

CHAUSSURES DE LA MAISON POIVRET

M. Kahn, successeur, 61, rue Montorgueil.

Nous recommandons les chaussures de la maison Kahn, parce qu'elles sont solides, élégantes de formes et de prix raisonnables.

Pour la chasse et les excursions on trouve des chaussures parfaitement établies, cousues et pas plus chères que les chaussures clouées.

Les jeunes garçons auront le choix, pour leur tenue habillée, entre la bottine à guêtre ou l'escarpin et, pour les promenades, entre le soulier à semelle solide et la demi-botte; tous sont également bien faits.

La jeune femme trouvera toutes les fantaisies élégantes de souliers et de bottes, en peau mordorée, en chevreau brillant, à pattes boutonnées, couverts et décolletés. La bottine de plage en toile à voile avec bande de cuir jaune est pratique pour les fillettes. M. Kahn en a fait une jolie et solide chaussure. Que nos lectrices demandent à la maison Kahn le catalogue illustré de la saison d'été : elles y trouveront toutes sortes de renseignements utiles sur les prix, le mode de paiement, et la manière de prendre les mesures à envoyer.

MACHINES À COUDRE PERFECTIONNÉES

de la Compagnie Française, H. Vigneron,
70, boulevard Sébastopol.

Les machines H. Vigneron, numéros 3 et 4, dont la supériorité a été si souvent consacrée par les plus hautes récompenses à toutes les expositions, viennent encore d'être déclarées hors concours à l'exposition Internationale de Nice. Ces résultats, tout à l'honneur de la fabrication et de l'industrie française, sont dus aux recherches de M. Henri Vigneron, qui peut enfin présenter le type de machine le plus simple, le plus perfectionné et le plus en rapport avec les besoins. M. le ministre de l'Instruction publique a dé-

cidé que ces excellentes machines seraient employées dans toutes les écoles professionnelles de France. Tout, dans ces excellentes machines, justifie ce choix flatteur et la faveur croissante du public.

Usine, 50, rue de la Folie-Regnault, Paris; Maison principale, 70, boulevard Sébastopol. — Ecrire à cette dernière adresse.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS
26, boulevard Saint-Denis.

Le Lait antéphélique essentiellement composé d'éléments toniques et dépuratifs, constitue, mélangé avec deux ou trois fois autant d'eau, la meilleure eau de toilette que l'on puisse employer par ces temps de chaleur malsaine, pour dissiper boutons, rougeurs, teint couperosé, rugosités, efflorescences, et pour rendre à la peau sa fraîcheur et son éclat.

Il suffit d'en verser un filet dans une cuvette pour en rendre l'eau parfaitement saine et hygiénique.

On le trouve toujours chez Candès et C^{ie} boulevard Saint-Denis, 26, et chez les parfumeurs et coiffeurs.

Le flacon 5 francs, franco par colis postal.

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES,
ÉLIXIR DENTIFRICE

de A. B. chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers.

Nous avons pris connaissance des lettres flatteuses que M. Bonneville reçoit de nos abonnées; elles ne nous étonnent pas, car en recommandant ces excellents produits, dont nous avons constaté le très bon résultat, nous étions assurée de n'en recevoir que des compliments. L'eau et la pommade vivifiques entretiennent dans une propreté parfaite le cuir chevelu: leur usage continu évite toutes les petites maladies qui sont souvent la cause de la perte des cheveux; les pellicules disparaissent, les cheveux d'une nature grasse prennent de la force. Pour l'entretien habituel, deux applications de pommade par semaine et une lotion d'eau suffisent. Si les cheveux sont malades, s'ils tombent, si quelques places en sont dégarnies, se servir tous les jours de la pommade, et de l'eau trois fois par semaine; lorsqu'ils commencent à repousser, éloigner d'un jour les applications. La pommade coûte 8 francs la grande boîte, 4 francs la demi-boîte; l'eau 2 francs le grand flacon, 1 franc le demi-flacon. Nous recommandons avec autant de confiance, l'Elixir dentifrice vivifique; il arrête la carie, raffermi les gencives, blanchit l'émail sans l'attaquer; c'est certes le meilleur dentifrice dont nous ayons fait usage. Il est bon dans les rages de dent qu'il calme momentanément, et il laisse à la bouche une fraîcheur saine et agréable.

TRICOTAGE DE CARPETTES ET DE TAPIS DE SMYRNE

Inventeur M. Paul Schulze, de Manchester.

Seuls dépositaires pour la France: MM. Dulac et Dontal, 88, boulevard Sébastopol.

Nous vous avons signalé, dès son apparition, ce joli travail si facile à faire et dont le résultat superbe étonne même l'amateur des tapis orientaux. La reproduction de ce genre de tapis est parfaite: couleurs des laines, dessin, travail, tout concourt à rendre l'illusion complète; c'est avec un mince bagage d'outils et sans aucune difficulté de travail qu'on arrive à ce résultat. Deux aiguilles à tricoter, des bouts de laine régulièrement coupés, une règle pour les préparer, du coton très fort pour tricoter, voilà tout.

MM. Dulac et Dontal sont les seuls dépositaires pour la France de l'Oriental Wood, ou laine orientale spéciale à ce genre de travail. Afin d'en faciliter l'achat, ces messieurs ont déposé dans toutes les maisons de travaux de Dames et chez les merciers de Paris et de la province, des boîtes préparées contenant des laines coupées assorties au dessin que l'on va reproduire, le coton, les aiguilles, et la règle pour couper les laines à la longueur voulue. Cet amusant travail fera passer aux dames, dont les yeux sont très fatigués, de très agréables moments. (Se méfier des contrefaçons)

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Voici les prix, qui nous sont demandés, de quelques-uns des produits de la maison Guerlain. La crème de fraises coûte 4 fr. le pot; c'est un excellent cold-cream qui se conserve indéfiniment sans s'altérer; rien de meilleur pour la peau du visage. La poudre de Cypria, 5 fr. la boîte, se pose directement sur la peau, qu'on aura essuyée avec soin et rendue nette de tout cold-cream ou corps gras. Après en avoir saupoudré le

visage, on l'étend en frottant doucement avec la main nue. L'eau de Cologne Impériale Russe coûte 4 fr. le flacon, et la même ambrée, 6 fr. C'est la meilleure de toutes; elle ne perd en vieillissant, ni son arôme, ni sa limpidité, qualités qu'elle doit aux alcools de première qualité employés dans sa fabrication. Quant au savon, nous n'en connaissons pas de meilleur que le savon Sapoceti au blanc de baleine; parfumé à diverses odeurs, c'est le meilleur auxiliaire pour le soin des mains. Nous recommandons pour la toilette l'Esprit de Cédra, l'Eau de Verveine tous deux de parfum frais et persistant et surtout l'eau de Cologne rectifiée, précieuse en temps d'épidémie. Pour le mouchoir, les fleurs nouvelles, Verveine, rose et œillet, héliotrope et violette, Chantilly, Senteur des champs, Bouquet Victoria.



Costume en taffetas et voile bleu à pavés veloutés.
De M^{lles} Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 39 et 41)

Costume en foulard bronze et foulard écri à disques rouges, bronze et orange. — Jupe en foulard bronze, avec une dentelle appliquée, au-dessus d'un ourlet de cinq centimètres; le bord s'arrête au troisième des plissés posés sur un bas de jupe monté à l'envers de la jupe en foulard. Cette jupe est plissée de plis creux alternés avec des plis couchés. La polonaise en foulard écri est courte, enlevée des côtés, avec un col montant en velours grenat et une spirale de dentelle en jabot. A la manche demi-longue un haut bracelet en velours et une dentelle.

Costume en voile changeant, capucine et myrte, et taffetas à lignes veloutées. — Jupe en taffetas, garnie de plissés disposés en ifs, et séparés par des panneaux en taffetas rayé de même ton. Au-dessus de cet ornement tombe un long bouillon dont le bord inférieur froncé retourne à l'envers. La Polonaise découvre ce bouillon; un côté se pince de plis et s'agrafe à droite, un flot de coques

sur le groupe de plis. La chemisette qui fait le milieu du corsage, n'est pas coupée dans le bas; elle suit le mouvement des plis qui forme le drapé. Une patte-ceinture la maintient à la taille. Un col droit en velours rayé et une cocarde en ruban devant. A la manche ronde, un revers en velours rayé.

Costume en taffetas et voile bleu à pavés veloutés. — Jupe en taffetas, couverte de volants en taffetas déchiquetés au bord inférieur, le premier retombe sur un plissé. Polonaise en voile; le devant, de chaque côté d'un gilet en velours bleu, se plisse d'un large pli creux et d'un pli plat; le tout retenu dans une demi-ceinture à boucle en vieil argent. Sous cette ceinture la largeur de la polonaise donnée par les plis, se divise en fuyant de chaque côté pour se perdre dans le relevé enlevé sur la hanche; pouf tombant. A la manche, un parement en velours, un col droit assorti.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4478

TOILETTES DE CHATEAU

Costume en surah mordoré garni de dentelle de Saxe, tulle écri brodé en reprise. — Jupe en surah avec deux frisottants au bord, elle est couverte de deux hauts volants en dentelle de Saxe; du côté dégagé par la tunique, au dessus du second volant, un bouillon tendu monte jusqu'à la ceinture. La grande tunique enveloppe le côté opposé, son mouvement fuyant est donné par le groupe de plis fixé au-dessus du bouillon derrière, elle tombe en pans plissés. Corsage à petite pointe, ouvert sur un plastron en velours mordoré découpé en dents, au bord décollé. Dans l'intérieur, une chemisette montante en gaze, avec col droit en velours. A la manche demi-longue, un bracelet en velours. — Bas de soie écrie. — Soulier mordoré. — Gants de Suède.

Costume en voile blanc orné de ruban de satin blanc.

— Jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe en voile, plissée verticalement de plis ronds, espacés de cinq centimètres. Sur l'écart sont posées en hauteur de longues bouclettes en ruban de satin qui retombent les unes sur les autres. La tunique est disposée, devant, en deux draperies irrégulières, la seconde soutenue par un flot de ruban de satin qui maintient aussi le relevé de la première draperie; derrière, un pouf agrafé sur la pointe du corsage. Le corsage ouvert et à pointe a un fichu plissé en voile qui suit l'ouverture, laquelle est voilée d'une chemisette en tulle pointillé, montée au plastron chiffonné fait en satin. A la manche, draperie en satin et dentelle. — Bas de fil d'Écosse, brodé de fleurettes. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Dans les cheveux, touffe de roses.

CHRONIQUE



Le hasard me mit hier en présence d'une femme de beaucoup d'esprit et de réputation, qui donne, dans un grand journal quotidien, des articles de Chronique parisienne hautement appréciés du public.

Justement je commençais à ressentir les atteintes de cette vague tristesse qui ne manque pas de m'enivrer les veilles de Chronique, quand la matière est d'une rareté déplorable, ainsi qu'à ce moment.

« Bon! fis-je, aussitôt que je sus à qui je parlais. Me voilà sauvée pour cette fois. Je serai bien peu habile si, en un quart d'heure de conversation avec la

fameuse « Luciole », je ne lui soutire pas, sans qu'elle s'en doute, quelque idée ingénieuse, quelque récit palpitant d'actualité, quelque indiscretion piquante.

Je n'ai jamais exécuté le vol à l'Américaine. Mais je me figure que les artistes qui le réussissent si bien de temps en temps doivent parer leur physionomie, pour aborder l'homme à la sacoche, du même sourire obséquieux que j'avais en m'approchant de ma confrère.

« Madame, dis-je à Luciole, vous allez me trouver bien indiscret. Cependant je ne puis résister au désir de vous exprimer toute mon admiration pour votre



4480

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Machines à Coudre de la C^{ie} Française H. VIGNERON, 10, B^d Sébastopol. Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.

beau talent. Je lis assidûment le *Beaumarchais*, et j'apprécie d'autant plus vos articles que je m'essaye modestement dans le même genre.

— Vraiment! voulez-vous être assez bonne pour m'apprendre à qui j'ai l'honneur...

— C'est moi qui signe *Constance* dans le *Petit Courrier des Dames*.

— Est-ce possible? moi qui désirais tant vous connaître! Savez-vous bien qu'on ne trouve dans aucun journal de Paris des Chroniques supérieures aux vôtres?

— Oh! madame... balbutiai-je tout embarrassée.

— Non, je vous assure. Vous êtes un modèle dans le genre, et je disais encore l'autre jour au *Dîner des bas bleus*, dont je suis présidente: « Il faut absolument que *Constance* soit des nôtres. »

— Ma foi! dis-je en moi-même, voilà une personne d'un grand bon sens, et je comprends la vogue dont jouissent ses œuvres. »

Néanmoins, ma modestie commençait à être froissée et je voulus mettre la conversation sur un sujet moins personnel.

« C'est une tâche bien ingrate que la nôtre en ce moment! soupirai-je. On ne sait vraiment avec quoi remplir ses pages.

— A qui le dites-vous? Et si seulement les directeurs voulaient le comprendre! Mais non, ils s'obstinent à nous demander » de l'actualité ». De l'actualité au mois d'août!

— Heureusement, repris-je, nous avons le choléra.

— Oh! il commence à être bien usé, comme sujet de chronique s'entend, pas comme épidémie, hélas! Au *Beaumarchais* nous en avons tellement abusé que le chef de rédaction interdit même d'en prononcer le nom. Par bonheur, le mariage du prince de Ligne et de mademoiselle de la Rochefoucauld nous a fourni plus de cinq cents lignes de copie.

— Je crois bien! votre Journal en a profité pour donner toute l'histoire des deux maisons qui s'alliaient, et même pour parler des croisades. Malheureusement je n'ai pu utiliser ce sujet, n'ayant pas de Chronique à faire à ce moment-là.

— Alors, vous avez manqué aussi l'enterrement de la princesse de la Moskowa, car les deux cérémonies ont eu lieu presque en même temps.

— Hé! oui. C'était à croire qu'on s'était donné le mot afin que les personnes revenues à Paris pour le mariage pussent assister à l'enterrement. Vous, vous avez parlé, à cette occasion, des autres dames d'honneur de l'Impératrice, vivantes ou mortes, et même du roman de madame Carette.

— C'était indiqué. Malheureusement, depuis cette semaine-là, qui avait été exceptionnelle, nous n'avons eu, en fait de mort à sensation, que celle du Frère Irlide. Comme sujet de causerie mondaine, le cercueil d'un pauvre Ignorantin n'est guère possible. Et vous restez à Paris, chère madame?

— Dieu merci! non. J'habite Saint-Germain l'été. Mais je dois passer la soirée ici, et n'ai même pas une maison amie où faire mettre mon couvert.

— C'est exactement mon cas. Je retourne à Enghien, seulement après le théâtre.

— Oh! alors, m'écriai-je, frappée d'une idée subite, unissons nos deux infortunes et permettez que nous

dinions ensemble dans quelque cabaret. Entre chroniqueuses, cela n'a rien d'extraordinaire.

— J'allais vous le proposer », répondit Luciole.

Evidemment, elle avait la même idée que moi et comptait me soutirer une Chronique. Bientôt nous fûmes installées à une table tranquille d'un restaurant respectable. Je la tenais pour une bonne heure. Il s'agissait de profiter de l'occasion.

Quand on eut enlevé le potage :

— C'est demain votre jour, je crois? questionnai-je, sans y mettre de finesse. De quoi nous parlerez-vous?

— Je n'en sais pas le premier mot. Même, à ne vous rien cacher, je suis venue ici pour trouver des matériaux, en causant à droite et à gauche.

— Vous devez connaître tant de monde! m'écriai-je avec une envie mal déguisée.

— Oh! ce n'est pas ce qui me manque. J'ai vu aujourd'hui plus de vingt personnes. J'ai débuté par les gens sérieux. Là on m'a parlé de la revision, de la Conférence, de Madagascar et du Tonkin. On ne parle pas d'autre chose en ce moment.

— Eh bien?

— Eh bien! je n'ai pas compris un traitre mot à tout ce que j'ai entendu. Il me serait impossible de dire ni ce que veut reviser la revision, ni sur quoi confère la conférence, ni quelle différence existe entre notre situation au Tonkin où nous sommes vainqueurs et à Madagascar où nous avons été un peu battus. Car, sur les deux points, on demande des renforts.

— Tout cela n'est guère fait pour intéresser nos lectrices. Il faudrait pouvoir leur parler du monde. Mais, où le prendre? voilà la difficulté. Toutes les personnes que j'ai vues, revenant des eaux, déclarent qu'elles n'y ont trouvé personne.

— Je crois que la mode des eaux est en train de passer. Si nous pouvions inventer quelque chose à la place!

— Madame de P... a inventé, elle. Tous les ans elle allait à Vichy pour se débarrasser, pendant un mois, de son mari qui est bien l'homme le plus ennuyeux de la terre. Cette fois-ci, elle a eu une idée lumineuse. Elle a fait ordonner Vichy à son mari, et elle reste tranquillement dans son hôtel du Parc Monceau.

— Vous verrez que son exemple sera suivi. Avez-vous quelques nouvelles des théâtres?

— Ils sont tous fermés.

— C'est précisément le cas d'en parler à tête reposée, sans être gênée par les débuts et les premières représentations. Ne choisit-on pas, pour parler des hommes célèbres, le moment où ils sont morts?

— Votre idée est assez ingénieuse. Et puis il y a les concours du Conservatoire.

— Les rédacteurs ordinaires se jettent là-dessus comme sur une proie. Mais nous avons l'inauguration de la statue de George Sand. Comprend-on que l'Académie Française ait refusé de s'y faire représenter?

— Oui, dis-je en tirant mon carnet de ma poche. Il y a quelque chose à faire là-dessus. La femme partout est toujours méconnue par l'homme. La morgue insupportable des Quarante. Sans compter qu'on peut, à cette occasion, reprendre la liste des ouvrages de George Sand, et il y en a beaucoup.

— Ah! s'écria Luciole, vous êtes une femme de

(La suite à la page 43.)



N° 5. Costume en lainage rouille et velours assorti
De madame Hubler, 10, place Vendôme.

N° 1. Coiffure ville d'eau ou bain de mer.

Double huit posé en long et monté sur peigne-tuteur; en cheveux de 70 centimètres de longueur, 120 fr.; le même avec branches, 60 fr.; les bandeaux avec une paire de coquets coiffés en palme, 25 fr.

N° 2. Coquets coiffés en palme pour la coiffure n° 1.

Se posent comme un sous-bandeau et laissent voir la vraie raie; sont moins chauds que les bandeaux implantés. Pour les tenir, il n'est besoin que de quelques épingles-neige et d'une toute petite natte faite à un centimètre de chaque côté de la raie.

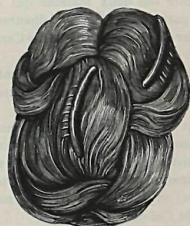
N° 3. Côté non fini de la coiffure n° 1, indiquant le sens dans lequel on pose le bigoudi pour recevoir le coquet, lorsqu'il a été piqué dans la petite natte qui doit l'empêcher de glisser.

N° 4. Chignon monté sur peigne-tuteur, s'adaptant à la coiffure n° 1.

Double huit en long. Cheveux de 70 centimètres de longueur, 120 fr.; le même avec branches, 60 fr.

N° 5. Costume en lainage rouille et velours assorti.

Jupe en lainage, plissée de plis ronds séparés par deux plis plats, drapée d'une tunique-châle relevée sur les hanches et à pouf tombant. Le corsage genre amazone est à très petite



N° 4. Chignon monté sur peigne-tuteur.
De M. Virgile,
52, rue Basse-du-Rempart.

basque, ouverte en pointe, sous la taille. D'un côté, l'encolure rejetée en revers, découvre un plastron à col droit en velours; l'autre côté légèrement cintré



N° 3. Côté non fini de la coiffure n° 1.

COIFFURES
ville d'eau ou de
bains de mer.

DE M. VIRGILE
coiffeur-fleuriste,
rue
Basse-du-Rempart
n° 52, Paris.



N° 1. Coiffure ville d'eau ou bain de mer.

se boutonne sur le plastron. Une poche de poitrine ouverte en biais suit l'ouverture; un rang de boutons. A la manche ronde un parement en velours échané intérieurement.

N° 6. Costume en voile gris palombe et velours cotelé.

Jupe en voile, ornée de trois plis rabattus; drapée, devant, d'une écharpe nouée de côté avec pan en ruban de satin. La veste en velours cotelé a une



N° 2. Coquets coiffés en palme pour la coiffure n° 1.

Modèle de M. Virgile,
rue Basse-du-Rempart, 52. Paris.

très petite basque; elle s'ouvre et flotte sur une chemisette en surah ponceau dont le bord inférieur est relevé en deux bouillons; le premier descend sur la draperie-tablier en décrivant un cintre.



N° 7. Costume en toile-batiste moussée ornée de velours.
De madame Turle, 9, rue de Clichy.



N° 6. Costume en voile gris palombe et velours cotelé.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Très haut parement et col droit en velours. Derrière la tunique tombe droite après avoir fourni un pouf.

N° 7. Costume en toile-batiste moussée.

Jupe plissée verticalement de fin plis cousus et posée sur un dessous en taffetas; polonaise-bouffée très relevée sur la hanche droite par un groupe de plis qui maintient un flot de ruban en velours moussé. Pouf chiffonné et court se terminant en deux pointes-fichu. Le corsage est boutonné droit, sur la doublure du côté gauche, dont le dessus fait blouse; le bord qui coupe en biais la poitrine reçoit un velours moussé. Col droit et parement en velours, celui-ci fixé intérieurement par trois boutons.

talent, vous ! Vous comprenez la Chronique d'été. Mais il faudrait bien parler un peu de Paris.

— Pauvre Paris ! Il ressemble à cette toile blanche qu'un rapin facétieux avait exposée sous ce titre : *Pas-sage de la Mer rouge par les Hébreux*. Les flots se sont retirés, disait-il. Le peuple de Moïse a déjà passé. L'armée de Pharaon n'est pas encore en vue. Ici c'est la même chose. Les Parisiens sont partis, et les étrangers ne sont pas venus, à cause du cho....

— Chut ! vous savez que nous ne prononçons pas ce mot-là. D'ailleurs c'est une exagération de dire qu'il n'y a pas d'étrangers. Tout à l'heure, j'ai vu sur la place de l'Opéra un père et un fils, Allemands d'après leur accent, qui consultaient leur guide. « Ach ! fit le plus vieux au bout d'un instant, che fois ce que c'est que cette monument. C'est l'Hippodrome. »

— Y a-t-il des livres nouveaux à recommander ?

— Pas beaucoup. *L'Irréparable*, de Bourget, peut-être. C'est bien écrit et délicatement pensé.

— Oui, mais c'est toujours cette même thèse par trop masculine : il n'y a rien d'irréparable que pour la femme.

— D'autant plus que ces messieurs se dispensent très volontiers de réparer. C'est à nous, disent-ils, à éviter les accrocs.

— Mon Dieu ! fis-je, comme nous sommes sérieuses ! Si Hubertine Aucler nous entendait, elle dirait que nous marchons sur ses brisées. Croirait-on que deux femmes aient pu causer une heure sans parler chiffons ? Que dites-vous des modes d'à présent ?

— Eh ! que peut-on en dire ? Celles de l'été tirent à leur fin et celles de l'automne n'ont pas encore vu la lumière.

— Toujours l'histoire des Hébreux et des Egyptiens ! Moi j'attends avec impatience que les premiers brouillards nous débarrassent de nos éternels costumes de toiles de Vichy et de dentelles fausses. Toutes les femmes ont l'air d'être en uniforme.

— Bah ! l'uniforme n'est rien ; la façon de le porter est tout. Ces tournures Louis XVI donnent bien de la crânerie à une femme naturellement élégante, et j'aime ces casques de dentelles, pareils à un papillon gigantesque, rabattant ses ailes de chaque côté de notre tête.

Nous avions fini de diner. Pendant que nous échangeons les compliments d'usage, je demandai l'addition. Luciole voulait en payer la moitié. Je protestai ; elle insista... faiblement. Le total se montait assez haut, car nous avions bien fait les choses. Je versai la somme sans me plaindre. Après tout, nous avions bien diné, mais je n'étais pas plus avancée qu'avant. Je venais de dépenser une trentaine de francs pour avoir une Chronique, et je n'avais rien du tout. Je pouvais du moins me consoler en pensant que mon invitée habitait à la même enseigne.

En somme, j'ai fait ce que j'ai pu, et je publie le procès-verbal de ma conversation avec Luciole, comme preuve de ma bonne volonté.

Mais je tombe d'accord avec vous, mes chères lectrices, que vous n'en avez pas pour mon argent.

CONSTANCE.

P. S. — Un gentilhomme accompli, un écrivain d'esprit et de style, un ami de l'auteur de ces lignes, Guy de Charnacé, vient de perdre le marquis, son père, ancien garde du corps, l'un des membres les plus respectés et, probablement, le doyen de la noblesse Angevine.

Par une amicale et complaisante supercherie, mes lectrices ont lu quelquefois, sans s'en douter, la prose de Guy de Charnacé à qui j'ai le devoir, pour cette raison, sans parler de celles qui me sont personnelles, d'offrir ici l'expression d'une sympathie qu'il a inspirée à tous ceux qui le connaissent bien. Puissent les nombreux témoignages qui n'ont pu manquer de lui en parvenir, être un adoucissement à l'amertume de son chagrin !

C.

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)



Où ! mon père ? répondit Maurice incapable de se contenir. Est-ce bien vous qui parlez ainsi, vous qui félicitez Vincent, il y a trois jours, d'avoir choisi cette femme accomplie ? vous qui parliez d'aller en personne aplanir tous les obstacles ? vous qui me demandiez d'y travailler moi-même ? Montrupert est-il donc d'une race moins chatouilleuse que la nôtre sur l'honneur du nom ?

— Il n'est pas mon fils ! Je ne puis juger de même quand il s'agit de lui et quand il s'agit de mon sang. Oh ! ce nom de Delcourt qui a rempli les journaux pendant une semaine, comme celui d'un assassin !

— Vous parliez de soulever la conscience publique ?

— Le public ! a-t-il une conscience, seulement ? C'est sa curiosité que nous soulèverons, et les romanciers à prix réduit feront des livres sur ton mariage, en changeant un peu les noms, pas beaucoup.

— De grâce, mon père, redevenez vous-même. Souvenez-vous de vos paroles que j'entends encore : Si tu veux voir ma vieillesse heureuse et ma mort tranquille...

— Mais, malheureux enfant, pourrai-je mourir en paix laissant ta sœur condamnée à vivre seule. Nous pouvons, toi et moi, nous montrer généreux, sublimes, tout à notre aise. Il se trouvera peut-être des gens qui nous admireront... à condition de ne pas

avoir Marie Delcourt pour belle-sœur ou pour belle-fille. Je t'en prie, laisse-moi, quant à présent. Mon esprit n'a plus la force de soutenir des luttes semblables. Les secousses qui fondent sur moi depuis quelques jours l'ont tristement ébranlé. Va, mon ami; nous reprendrons cet entretien. »

Ils le reprurent, en effet, plus d'une fois, et toujours avec les mêmes arguments de part et d'autre. Dans cette lutte, pleine de respect filial d'une part, de tendresse paternelle de l'autre, les forces du président s'usaient d'une façon visible. Il n'avait voulu consulter personne. Pour cette fois l'abbé Césaire était écarté du débat comme un juge trop partial.

Maurice, de son côté, souffrait presque autant, et son amour ne l'empêchait pas de voir les difficultés qui l'attendaient, de la part de son père, d'abord, de la part du monde, ensuite. Mais, avec une fermeté calme, il défendait son bonheur et sa promesse. Une seule fois, Marie Delcourt lui avait écrit pour lui annoncer son heureuse arrivée et sa joie de revoir le cher Roehampton :

« Il n'y a qu'un endroit au monde que je puisse aimer davantage, disait-elle, c'est le lieu où vous êtes, où nous serons un jour, s'il plaît à Dieu. Les marronniers d'ici sont aussi beaux que les chênes du Sauzet, mais je n'aime pas les marronniers; ce sont des arbres sur lesquels on ne peut pas compter. Un rayon de soleil et les voilà tout verts; un brouillard un peu froid, et les voilà tout noirs. Comme je comprends le lierre qui n'a jamais voulu faire attention à eux! J'ai découvert un petit banc où je vais souvent m'asseoir quand le soleil baisse. J'y reste jusqu'à ce que la cloche sonne et alors, en fermant les yeux, je pense à un autre banc et à une autre cloche. Vous voyez que je vous attends patiemment. J'ai foi en vous, mon chêne fort et fidèle, et je suis déjà presque heureuse. »

Environ quinze jours après le départ de Marie, Maurice dit à son cousin qui continuait à faire au Sauzet de fréquentes visites :

« Mon père me désole. Il m'aime trop pour continuer à dire non, mais il n'a pas encore le courage de dire oui, et cette lutte l'épuise.

— Quel est le motif qui l'arrête? »

Maurice hésita. Roger avait déjà une partie de ses confidences; fallait-il les pousser jusqu'au bout? Il jugea que le moment n'était pas venu encore.

« Ce qui l'arrête, répondit-il sans préciser, c'est l'avenir de ma sœur. Mon père craint que Sabine, un jour, se marie moins facilement, étant la belle-sœur de... d'une institutrice.

— Tu crois que c'est la seule objection?

— C'est assurément la principale et, à dire vrai, c'est, pour moi, la moins facile à résoudre.

— Eh bien! fit Roger, après avoir réfléchi quelque temps, j'essaierai de la résoudre, moi. J'irai demain matin parler à ton père.

— Toi! s'écria Maurice abasourdi. Et que lui diras-tu, grand Dieu!

— Laisse-moi faire. Tu sais que tu m'as promis de ne plus me traiter en enfant. Je verrai le président et je lui dirai des choses qui le décideront peut-être. »

Le lendemain matin, fidèle à sa promesse, Roger entra chez le père de Maurice.

« C'est toi, petit? dit le vieux magistrat sans quitter sa plume. Assieds-toi là. Qu'est-ce que tu veux? »

Un craquement significatif annonça que le visiteur établissait sur une chaise son colossal individu.

« Mon oncle, commença-t-il, je vous dérange peut-être? »

— Non, mon garçon, je t'écoute tout en écrivant. Parle. De quoi s'agit-il?

— Je voudrais vous entretenir du mariage de ma cousine.

— Tu veux dire du mariage de Maurice. Ah! il t'a mis au courant? Eh bien?

— Pardonnez-moi, mon oncle, c'est de Sabine qu'il est question, mais les deux sujets se tiennent de près, comme vous allez voir. Je suis, en effet, au courant des choses. Vous craignez qu'en épousant miss Wood, Maurice prépare quelques difficultés au mariage de sa sœur? »

Le président avait laissé tomber sa plume, aussi stupéfait qu'un général à qui un trompette aurait entrepris d'expliquer une combinaison stratégique.

« Miss Wood est une personne irréprochable, continua Roger avec son imperturbable sang-froid. Je connais quelqu'un qui est tout prêt à l'accepter comme belle-sœur, et avec joie.

— Ah! vraiment? fit monsieur des Touches peu habitué à prendre au sérieux les idées de son jeune parent. Et peut-on savoir qui est ce héros?

— C'est moi, mon oncle. »

A ces mots, le président qui n'avait pas ri depuis longtemps, ne put contenir une hilarité presque bruyante. Mais, un quart d'heure après, il ne riait plus. Roger lui avait raconté si simplement, si honnêtement l'histoire innocente de son amour pour Sabine, il avait parlé avec tant de raison, de cœur, et de bon sens en même temps, que M. des Touches se leva, serra la main du jeune homme et lui dit :

« Mon ami, tu parles d'or. Je ne te connaissais pas jusqu'à ce matin. Quel âge as-tu?

— Nous avons quarante ans, mon oncle.

— Comment! quarante ans?

— Oui, mon oncle. Vingt-deux de mon côté, dix-huit du côté de Sabine, cela fait bien quarante.

— Voilà qui est compter comme feu Barème. Mais qui te dit que ta cousine trouvera cette belle addition de son goût?

— Ma cousine! Oh! mon oncle, il y a bientôt deux ans que... que nous avons commencé à poser des chiffres.

— Méchante enfant! dit le président dont les yeux se mouillèrent. Et qu'attendais-tu pour parler, toi?

— Que nous fussions un peu moins jeunes. Mais les circonstances m'ont poussé à agir. Et maintenant que vous savez tout, j'attends respectueusement...

— Ma réponse? Eh bien! mon garçon, la voici, ma réponse. Tu me feras le plaisir de ne pas remettre les pieds au Sauzet, ni sur les terres qui en dépendent, avant que ton père ne t'en ait donné la permission de ma part. »

Roger se frotta l'oreille droite ainsi qu'un chat qui sent venir la pluie.

« Mais si papa désire connaître vos dispositions personnelles à mon égard?

— Tu lui diras que je t'ai flanqué à la porte, comme cela. »

Et le président serra Roger d'Uzel dans ses bras, puis il le poussa dehors.

Ce dernier partit d'un bon pas dans la direction du manoir paternel, mais, involontairement, il ralentit le pas en apercevant les toits d'ardoise qui abritaient, en la personne de son père, un des derniers représentants du pouvoir absolu. Cependant le brave garçon était courageux. Il se dirigea vers l'appartement du baron, et, sans s'arrêter pour avaler sa salive il débita le discours qu'il venait de composer et d'apprendre.

M. d'Uzel prit d'abord la chose comme une réverie d'écolier sentimental, mais son fils insista. Il insista si bien, il discuta si chaudement, que le vieux gentilhomme se leva et, montrant la porte avec un geste d'un autre siècle :

« Monsieur, dit-il, vous allez, s'il vous plaît, vous rendre chez vous et y méditer, jusqu'à nouvel ordre, sur le peu d'avenir des idées révolutionnaires dans cette maison. »

Sans répondre un mot, Roger gagna sa chambre et s'assit dans un coin, l'esprit plus résigné que l'estomac, car midi approchait. Comme la cloche venait de sonner, le baron passa devant la porte de son fils, donna deux tours à la serrure et mit la clef dans sa poche.

XIX

A partir de cette matinée féconde en surprises, la Grandcombe et le Sauzet, jusque-là séjours hospitaliers et charmants, devinrent des endroits absolument insupportables; des cloîtres, moins la paix sainte des vœux éternels; des Bastilles, moins l'espoir d'un Quatorze Juillet quelconque.

Une fois entré dans ce que le baron d'Uzel appelait « les idées révolutionnaires » Roger ne s'était pas arrêté à mi-chemin et quand son père, au bout de quelques heures, était venu visiter le prisonnier, il avait trouvé la porte jetée bas d'un coup d'épaule et le jeune homme lisant tranquillement à sa table.

« Allez-vous démolir la maison, maintenant, fils rebelle ! avait crié le baron en enjambant la brèche.

— Rebelle ! mon père. Si je l'étais, vous ne m'auriez pas trouvé ici. Je suis prisonnier sur parole. Un d'Uzel n'accepte pas d'autre prison. Les verrous sont faits pour les voleurs, mais non pour les gentilshommes. »

Secrètement charmé, et ne voulant rien en laisser paraître, M. d'Uzel s'était retiré sans mot dire et avait couru chez sa femme lui conter ce haut fait digne d'un Bayard. On avait raccommode la porte, mais par simple précaution contre les courants d'air, et le chevalier sans peur et sans reproche avait diné à table de l'appétit d'un preux qui a gagné ses éperons dans la journée, après avoir été au pain sec le matin.

Au Sauzet, l'on avait point à enregistrer d'incidents aussi dramatiques, mais les victimes étaient en nombre double. Sabine, les yeux gros comme le poing et le nez rouge à force d'avoir pleuré, passait des heures à son piano, assombrissant les domestiques eux-mêmes par les *Adieux* de Schubert, la *Marche funèbre* de Chopin et autres mélodies d'un caractère particulièrement

lamentable. Ou bien, les poésies de madame d'Arbouville sous le bras, elle cherchait d'un pas languissant les coins retirés de la garenne et y restait jusqu'au coup de cloche de sept heures moins un quart, se nourrissant de ce que cette Muse larmoyante a produit de plus désolé.

Maurice, au contraire, se fatiguait en longues courses à pied dans les chemins monotones du pays le moins pittoresque de France. Aux repas, il affectait de causer comme d'habitude et, dans ses fréquentes conversations avec son père, il témoignait la même déférence, la même affection, mais aussi la même résolution calme et inébranlable.

Entre les deux habitations, on voyait les pères aller et venir sous leurs ombrelles blanches, pareilles à des drapeaux de parlementaires. Souvent le curé de Saint-Eutrope, confident des deux familles et mis au courant de tout, apparaissait au Sauzet, restait enfermé une heure avec le président et partait sans avoir vu personne, avec son sourire discret et résigné sous lequel on ne découvrait rien.

En résumé, M. des Touches ne se rendait pas au désir de son fils pour des raisons que lui seul connaissait, sauf Maurice et l'Abbé. Entre ses susceptibilités de père et les agitations de sa conscience timorée, les premières l'emportaient encore.

Quant au baron d'Uzel, il ne pouvait trouver aucune objection sérieuse au mariage de son fils avec Sabine, sauf que ce n'était pas lui qui l'avait décidé. Tout contribuait à le rendre désirable et le père de Roger eût dit oui plus longtemps s'il n'avait été contraire à ses idées de voir « les jeunes gens se marier eux-mêmes », comme il disait.

Un jour, le comte ***, voisin de campagne des d'Uzel vint dîner à la Grandcombe. C'était sa visite d'adieux. Pourvu d'un poste important dans la diplomatie, il s'appropriait à regagner dans peu de jours la capitale lointaine où ses fonctions l'appelaient.

« Pourquoi ne me donnez-vous pas votre fils ? demanda-t-il au baron. Ce grand garçon s'ennuie ici dans l'oisiveté. Laissez-moi en faire mon élève, puisque je n'ai pas de fils. »

Roger dressa l'oreille, posa des questions, répondit à celles qui lui étaient faites, se montra ce qu'il n'était guère, c'est-à-dire très désireux de quitter la Grandcombe.

« Enfin, mon cher ami, lui dit l'ambassadeur en se levant pour regagner sa résidence, je ne retire pas ce que j'ai avancé. Vous avez trois jours pour vous décider et pour faire vos malles.

— Monsieur, répondit le jeune homme, à moins que mon père ne s'y oppose, je commencerai mes malles demain matin.

— Ah ça ! tu es fou ? demanda le père à son fils quand ils furent seuls. Tu veux nous quitter ?

— Je ne vous rends pas heureux et je ne le suis pas moi-même. Il vaut mieux que je m'en aille.

— Je t'ai entendu répéter cent fois que ta seule ambition était de vivre et de mourir à la Grandcombe.

— Avec Sabine, oui, mais pas tout seul.

— Et tu serviras la République ? tu accepterais les nouvelles idées ?

— Pour la reconnaissance que je dois aux anciennes !...

— Et tu abandonnerais ta cousine?
 — Je ne l'abandonne pas; je reconnais l'impossibilité de l'avoir. Ni elle, ni moi, n'avons jamais eu la prétention de nous marier avec des sommations respectueuses.
 — Mais tu la regretterais?
 — Mon Dieu, sans doute. Cependant, entre nous, la perspective que m'ouvre le comte *** a bien son charme. Et puis, réellement, je suis un peu jeune. C'est entendu, n'est-ce pas, mon père? je pars.
 — Que diras-tu à Sabine?
 — Je ne lui dirai rien du tout. Pas si sot. Que celui qui est cause de mon départ se charge de le lui expliquer. C'est le moins que je puisse prétendre.
 — Mais ne sera-t-elle pas compromise, si tu pars?
 — Elle le sera bien plus si je reste, dans les conditions actuelles. D'ailleurs ce n'est pas mon affaire; j'étais prêt à l'épouser, moi. Vous ne l'avez pas voulu? je ne veux plus, maintenant.
 — Ah ça! monsieur, à qui croyez-vous parler? Voyez un peu ce beau fils qui dit : *je ne veux pas*, à son père!
 — Je ne dis rien. J'ai fini de parler.
 — Mais vous n'en pensez pas moins? Ainsi vous voulez partir? vous êtes décidé?
 — Tout à fait décidé.
 — Vous ne voulez plus vous marier?
 — Au diable les femmes et le mariage et vive la liberté!
 — C'est cela! déblatérez contre la famille, maintenant. Pourquoi ne criez-vous pas : vive la guillotine! pendant que vous y êtes. Allez dormir, monsieur le socialiste. Moi, je vais écrire deux lettres avant de me coucher. Une au comte *** pour lui dire que je vous garde; l'autre à mon voisin pour lui demander sa fille. Voilà comment je comprends la liberté, moi, monsieur. La liberté! Vraiment oui! Allez, monsieur, je ne veux pas entendre une parole. Demain, je vous présenterai à votre fiancée. »
 Heureusement pour M. d'Uzel que son surnois de fils fut assez fidèle à son rôle pour ne pas lui sauter au cou. Le pauvre baron ne fût pas sorti vivant de l'étreinte de ce colosse. Sans se douter du danger auquel il échappait, il écrivit ses deux lettres et, le lendemain matin, chacune d'elles était portée à destination.

XX

Le même jour, au couvent de Roehampton, une scène bien différente se passait. Dans la matinée, un

homme à cheveux gris, vêtu de noir proprement, mais sans élégance, arriva de Londres et fit passer à la Supérieure sa carte où se lisaient ces mots :

REGIS DAWSON

Solicitor,

Désire entretenir miss Wood pour affaires de succession la concernant.

Cinq minutes après, celle qui était, aux yeux de tous, et qui croyait encore à cette heure être Mary Wood, descendait au parloir où l'attendait Dawson et où, se'lon l'usage, la sœur écoute travaillait dans un coin.

« C'est bien vous, mademoiselle, dit le lawyer après avoir salué, qui avez été recueillie en 1864 par un prêtre français et placée dans cette maison sous le nom de Mary Wood? »

— Sous le nom? protesta la jeune fille en fronçant le sourcil. Qui vous donne le droit?... »

— Mademoiselle, continua Dawson, je suis homme de loi, discret, par conséquent. et, si je vous cherche depuis dix-huit mois, vous devinerez aisément que ce n'est pas pour le seul plaisir d'intervenir dans vos affaires. D'ailleurs je vous questionne par simple formalité; je sais tout, comme vous allez voir. Votre père se nommait Delcourt. Après son... procès, il a obtenu sa grâce. Malheureusement — ou heureusement, comme on voudra — il est mort en arrivant à Nouméa. Je suis bien renseigné, n'est-ce pas? Maintenant, je me hâte d'arriver à un sujet moins pénible pour vous. Il y a deux ans, un sieur Varin, jadis associé de votre père, est mort à Chicago, vous laissant toute sa fortune qui s'élève à vingt-cinq milles livres environ.

Pâle comme un cadavre, la fille de Delcourt essaya de parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres violettes. Les mots qu'elle venait d'entendre : *procès, grâce, Nouméa*, tintaient dans ses oreilles comme les coups d'un glas funèbre. Dans son coin, sans s'apercevoir de rien, la religieuse poursuivait sa couture.

« Je comprends votre saisissement, fit Dawson. Dans votre situation, vingt-cinq mille livres sterling tombant du ciel sont un beau rêve. Nous aurons à déduire, il est vrai, une somme importante pour couvrir les frais déboursés par l'étude. Mais il vous restera encore un joli magot. Voici les papiers et mon adresse à Londres : Lincoln's Inn Fields. Venez le plus tôt possible, remplir les formalités et régler notre petit compte. Mademoiselle, je vous salue! »

L. DE TINSEAU.

(La fin au prochain numéro.)

Renseignements et Conseils.

Une admiratrice du « Journal des Demoiselles ». — Notre modestie se refusait à mettre votre épigraphe, mais elle est si flatteuse pour notre Directeur, que nous n'avons pas voulu la supprimer. La Compagnie Irlandaise a liquidé depuis le mois d'avril, rien d'étonnant que vous n'ayez pas eu de réponse. Nous n'avons pas, en ce moment, d'adresse spéciale; cependant vous pourriez vous adresser à la Scabieuse, 10, rue de la Paix, nous y avons vu de fort jolies batistes pour costume.

Madame du T. — C'est le corset-cuirasse de madame

Guelle qui vous convient. Adressez-vous à cette bonne faiseuse et tout ce dont vous vous plaignez disparaîtra. Aussi pourquoi acheter un corset dans un magasin de nouveauté? une pacotille qui ne peut être ni salubre à la sante, ni coquette à la taille. — 11, avenue de l'Opéra.

Madame la marquise du P. — C'est une marque de confiance dont nous nous honorons. Pour l'achat des livres vous adresser au bureau du Journal, et pour votre ameublement à M. Emile Bessonneau, un très bon tapissier-décorateur, 19 et 21, rue de Charenton.

Explication du Proverbe du 26 Juillet : *Rien n'est plus dangereux qu'un maladroît ami.*

Tablier en toile écrue. — Corsage ajusté décolleté en rond, le dessus de l'épaule, attaché par un ruban bleu; ce corsage est monté à une ceinture faite d'un entre-deux brodé en coton rouge et bleu. Le tablier, monté par des fronces, est orné de deux étages d'entre-deux et de dentelle Russe. Poche froncée dans le bas et pincée par un nœud en ruban bleu; dans le haut dentelle et entre-deux. Un nœud à pans derrière.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté. — 3, Dos avec son petit côté princesse. — 4, Col. — 5, Manche, dessus. — 6, Dessous de la manche.

Ce modèle emploie 4 mètres d'étoffe en 1 mètre 20 centimètres de largeur, ou le double en 60 centimètres. Si l'on emploie la petite largeur, on aura soin de cacher la couture de réunion dans un pli. Les flèches indiquent le droit fil; les lettres de raccord correspondent aux



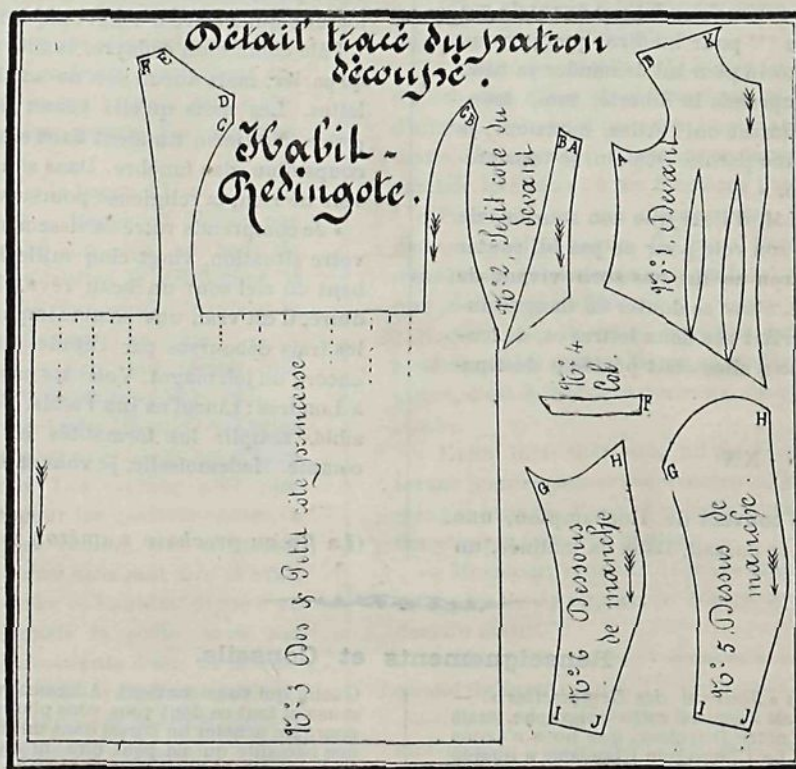
Tablier de campagne en toile écrue, pour servir le thé, pour jeune fille de 16 ans et plus.

coches du patron découpé

Cet habit-redingote se porte sur une jupe couverte de volants; il est indépendant et reçoit, dans le bas, des jetons en plomb, jetons qui font tendre les lés de derrière et qui les maintiennent.

Réunir le devant à son petit côté; plisser la jupe du dos de trois plis creux, en suivant le tracé à la roulette qui correspond aux lignes pointillées du détail; maintenir les plis à l'envers et faire les coutures du milieu du dos, du petit côté du dos et celle du dessous du bras; celle-ci réunira le devant au dos. Il faut faufiler les plis de la jupe, dans leur longueur, puis dans le bas, en

travers; au besoin on les repassera. Le devant se boutonne de l'encolure à la pointe, et se garnit de dentelle ou d'une garniture analogue à celle de la jupe. Cet habit-redingote, s'il est en surah noir, pourra se porter sur toutes les jupes claires et foncées. Modèle de la toilette de la gravure coloriée 4478. (26 Juillet.)



A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4480, et le patron découpé d'un habit-redingote, gravure coloriée 4478 du 26 Juillet.